

Echirolles le 9 novembre 1999

Cher Président

Chers camarades et amis de l'Amicale du 99 R.I.A.

C'est avec un grand plaisir et un espoir que j'apprends par le bulletin N°80 le projet d'un voyage au Chemin des Dames. Que de souvenirs évoquent pour moi ces lieux où j'ai combattu, surtout celui de la ferme Malval : en effet je faisais partie d'un groupe de douze hommes sous les ordres du Caporal-Chef LAGRANGE. J'étais fusiller mitrailleur, nous étions depuis huit jours en position avancée, à environ trois kilomètres de la compagnie (la 3<sup>ème</sup>), nous avions pour mission d'observation et du filtrage des réfugiés civils et militaires ; en cas d'attaque nous devions nous replier sur la compagnie, pendant ces huit jours nous avons subit qu'un tir de mitrailleuse allemande, sans conséquence pour nous ; la nuit nous nous regroupions dans une des maisonnettes se trouvant en bord de route conduisant à Laon ; la journée nous prenions des positions dans les champs environnants. Hélas après tant d'années je refais le stratège !... Ces positions étaient mauvaises, la suite des événements sont là pour le prouver. Au lieu d'être placés en plein champ, sur notre gauche se trouvait un ravin, c'est là qu'il fallait nous positionner, ce qui aurait donné un chemin de repli. Ma position était donc au milieu d'un champ de blé ; derrière moi se trouvaient des silos en ciment à ciel ouvert, où pourrissaient de la pulpe de betterave ; le reste de mes camarades se trouvait derrière ces silos et ne pouvait rien voir de ce qui allait se passer. J'étais donc le seul qui avait la vue qui à cet endroit là porte très loin. J'étais dans mon trou (Gamelin) mon chargeur Vurbier Camille avait été désigné pour escorter un groupe de réfugiés civils et militaires jusqu'à la compagnie. De cet endroit je voyais au loin la cathédrale le Laon, baignant dans le soleil ; quand tout à coup je vis apparaître un, puis deux, puis trois véhicules ; la route à cet endroit devait suivre un vallonnement. Pensant qu'il s'agissait de véhicules français je ne tirais pas jusqu'au moment à huit cents ou mille mètres je distinguais qu'il s'agissait des allemands. Je fis feu, puis mon F.M. s'enraya ! ! ! Ce F.M. avait le percuteur qui n'était pas très fixe et déjà j'avais eu des problèmes au combat, de plus je n'avais pas d'huile de vaseline ; étant au repos dans le Jura quelques jours avant de monter au front de l'Aisne, j'avais signalé au Lieutenant Jacques Villette qui avait pris le commandement de la compagnie après le départ du Capitaine BARDOT que le percuteur de mon F. M. était défectueux et de plus que je n'avais plus d'huile de vaseline. Il me répondit que nous allions avoir une manœuvre de régiment et que le général devait venir assister à la manœuvre et que tous les fusiliers mitrailleurs devaient avoir leur arme ! Le 10 mai départ en catastrophe avec mon F.M. défectueux et pas d'huile de vaseline, le lieutenant m'envoya aux cuisines prendre de l'huile de friture ! ! ... Voyez le résultat ! Mon F.M. enrayé il n'était pas question que je le démonte ; les Allemands étaient descendus de leurs véhicules en criant et tirant, entrant dans la maisonnette où le Caporal-chef LAGRANGE, ROBIN, DEBIZE préparent notre repli sortaient les bras en l'air, tenus en joue ; au même moment des coups de feux claquent sur ma droite, je vois le Caporal MARIOTTA et le soldat GALAY poursuivis par un groupe d'Allemands qui les abattent. Ils sont morts car les Allemands s'approchent, les retournent et s'en vont ! Mais les Allemands m'ont repéré et un véhicule se détache des autres et vient dans ma direction. Je suis désarmé, je ne veux pas me rendre alors bondissant hors de mon trou et sous leurs balles je réussis à gagner le ravin sur ma gauche. Je chute et me retrouve au fond, mon F.M. dans ma chute subit un nouvel avatar, le bipieds est complètement tordu. Mes camarades derrière les silos n'ont pas bougés ! ! Seul Cadillon, me rejoint après avoir utilisé l'angle mort des silos pour éviter les tirs des Allemands. Nous courons tous deux le

plus vite possible plaqués contre la paroi du ravin pour éviter les tirs tendus. Je remarque alors, après nous être arrêtés, cachés dans les broussailles que deux trous ont été faits dans le pan droit de ma capote ?

Mais ils ont peut-être été faits dans ma chute ? ... Nous reprenons notre course, puis jugeant que nous sommes suffisamment loin nous nous arrêtons et là nous subissons une attaque en règle des moustiques ; puis au loin, à peu près au niveau de la ferme MALVAL nous apercevons deux silhouettes qui viennent dans notre direction. Qu'elles sont-elles ? Françaises ou allemandes ? Quand elles se trouvent à trente mètres environ, nous sortons des broussailles où nous nous sommes cachés et les mettons en joue ; moi avec mon F. M. enrayé mais ils ne peuvent le savoir et CADILLON avec son Lebel en état de marche. Nous leurs demandons : « Français ? » car nous pensons qu'il peut s'agir d'un leurre envoyé à nos trousses par les Allemands, nous annonce la prise de Laon et que les Allemands viennent de prendre la ferme Malval. Nous lui répondons ; « Nous le savons nous y étions, » et tous quatre nous reprenons le chemin pour rejoindre notre compagnie. Tout à coup un sifflement que nous connaissons bien, un premier obus tombe pas très loin, puis un second, puis un troisième projetant des débris de toutes sortes feuilles, bois hachés, terre et graviers ; mais nous ne sommes pas blessés. Le Capitaine nous dit d'un air entendu : « 77 ». Il parle en connaisseur, il a fait la guerre de 14/18 dans l'artillerie. Enfin nous entendons parler français. Hello France ! Qui êtes vous ? Nous venons de la ferme MALVAL qui a été attaqué par les Allemands. « Avancez au ralliement. » Nous sommes mis en présence du chef de poste qui nous questionne, puis nous donne une escorte pour rejoindre notre compagnie, la 3<sup>ème</sup>. A notre arrivée les camarades nous questionnent « et les autres ? » Je leur dis ce que je sais : la mort du Caporal MARIOTA, celle de GALAY ( je ne savais pas que MASSON, Frédéric avait été tué, je le su que beaucoup plus tard en captivité. La capture du caporal-chef LAGRANGE, de ROBIN et de DEBIZE. VURBIER mon chargeur me saute au cou et m'embrasse (depuis le début de la guerre nous avons toujours été ensemble. Mon chef FENET me félicite, puis nous sommes demandés au PC du Commandant qui nous interroge sur le sort de nos camarades. Je lui apprends la mort du Caporal MARIOTA, de GALAY, la capture du caporal-chef LAGRANGE, de ROBIN et DEBIZE ceux qui sont restés derrière les silos je ne connais pas leur sort. Le Commandant nous demande avec quels effectifs en hommes et en matériel ils nous ont attaqués. Puis après un bref « c'est très bien rejoignez votre poste » je reprends place dans ma section avec CADILLON. Huit ou dix jours après mon chef FENET me fit lire une proposition de citation avec attribution de la croix de guerre. Je la trouvais trop élogieuse. BEY me dit-il tu sais comme moi combien de croix de guerre ont été attribuées à ceux qui n'avaient pas le mérite de ton action. Peut être ! ... Mais je trouvais le terme soldat « téméraire et courageux » peut être un peu surfait. Je pense qu'il faisait allusion, alors que j'avais repris ma place au sein de ma section, et que nous étions dans une tranchée continue au chemin des Dames, un jour dès son lever, nous étions harcelés par des tirs en petites rafales ; mon chef FENET me fit signe de venir auprès de lui ; il m'indiqua alors de tirer en rafales, en balayant tout le champ de trèfle violet, étant gêné par l'étroitesse de la tranchée je suis sorti carrément de celle-ci, mon F.M. en bretelle et j'ai tiré, tiré, puis je suis entré dans la tranchée ; L'agent de liaison passant près de nous, signale un Allemand mort à trente mètres devant notre position, peut-être l'effet de mon tir ? Les Allemands avaient des tenues de camouflage que hélas nous n'avions pas ! La suite de ces événements notre repli à Vailly notre section prit position à l'est. Nous avons franchi le pont avant que le génie le fasse sauter mais beaucoup de camarades ne purent le franchir avant, certains réussirent à passer à la nage et d'autres faits prisonniers. Pendant quelques jours nous voyons les Allemands s'installer sur la rive opposée et ce fut assez calme mais cela ne dura pas, mitraille, tir d'artillerie, passage au-dessus de nos têtes des stukas. Mais bientôt plus de ravitaillement. Notre chef FENET demanda deux volontaires pour essayer de trouver les

cuisines et ramener du ravitaillement. Nous étions VURBIER et moi dans un trou commun, car c'était plus facile pour passer les chargeurs, nous avons mis une grande carpette que nous avons trouvée dans la ferme située au bas de la colline où nous allions nous approvisionner en eau, ce qui devint de plus en plus difficile ; les Allemands nous guettaient. Nous sommes donc partis VURBIER et moi ; laissant le fusil mitrailleur en batterie. En cours de route, dans un petit bois que nous traversions je reçu un grand coup sur la tête. J'étais à moitié assommé. VURBIER me dit « es-tu blessé ? » car quelques coups de feu avaient été tirés. Nous nous sommes assis à terre et je posais mon casque. Sur le cimier une balle avait frappé et ricoché. Ce casque comme j'aurais aimé le garder ! Mais à Laon nous avons dû donner aux allemands casques, masques à gaz, ceinturons. Puis continuant notre chemin à la recherche des cuisines nous sommes arrivés près d'un petit château, avec sa ferme autour, dans les près des vaches meuglant, certaines les pattes en l'air ainsi que quelques chevaux. Nous avons essayé de traire une vache mais sans grand succès. Nous sommes alors entrés dans le bâtiment de la ferme et là dans une étable nous avons trouvé deux sacs de pain passablement moisi. Nous en fîmes une provision et nous reprîmes le chemin du retour sans avoir vu quelqu'un. Arrivé à notre P.A. Catastrophe ! Celui-ci vient d'être bombardé ! Trois blessés graves : notre chef FENET ? Le Caporal VB REY et BRESSAN l'emplacement tenu par VURBIER et moi-même, la carpette au fond de notre trou criblée d'éclats d'obus, mon F. M. le cylindre à gaz coupé, la crosse pleine d'éclats d'obus. Vraiment je n'ai pas de chance avec mes F.M. Je prends le mousqueton de BRESSAN ? VURBIER le fusil de REY. Il s'agit maintenant d'évacuer nos blessés, pas de brancard ! Avec des branches et nos toiles de tente nous en fabriquons trois de fortune et il s'agit de trouver le P.S.B. que nous trouvons facilement sachant qu'il était dans les grottes. Nos blessés le sont très gravement. REY et BRESSANS ont des blessures identiques, (celles apparentes.) Tous deux ont des côtes qui sortent de leur poitrine, un genou éclaté et un gros éclat fiché dans leur main. FENET n'a pas beaucoup de blessures apparentes, mais souffre beaucoup, du sang coule de partout. Il ne parle pas. Je lui demande « Chef où avez vous mal ? » Il me regarde sans me répondre mais je vois qu'il veut me dire quelque chose. Nous nous partageons les charges. Avec VURBIER je porte BRESSAN qui souffre beaucoup. GABRIEL qui a échappé au massacre, ayant fait son trou sous un gros peuplier, le tronc est criblé d'éclats, avec le sergent MERLE prennent le Chef FENET. REY est porté par ROSSET et je ne me souviens pas du deuxième. Après un assez long parcours nous arrivons au P.S.B. qui est plein de blessés. Le Commandant major passe de l'un à l'autre, mettant des étiquettes sur la poitrine des blessés : sur FENET « à évacuer en priorité » ; de même sur REY et BRESSAN qui me demande « reste avec moi jusqu'à que je sois évacué. » Je ne peux pas ! Je dois rejoindre le P.A. où quelques camarades sont restés. Nous rejoignons donc nos positions. Un agent de liaison nous apporte un ordre de repli pour le lendemain à dix-huit heures. Le Sergent MERLE, le plus élevé en grade, prend le commandement de ce qui reste de la section. Plusieurs stukas passent, mais ni tirs ni bombardements, la nuit se passe sans incident. Le lendemain, après une nuit sans sommeil, le jour se lève avec un soleil radieux. Quel contraste ce beau temps dans un milieu de mort ! Il nous faut attendre dix-huit heures pour le repli. A douze heures quelle surprise, un muletier vient nous livrer du vin, quelques boîtes de conserves et ... un fusil mitrailleur, il reprend le mien devenu inutile. Qu'il est beau ce F.M. tout neuf ! Hélas je n'aurais pas à m'en servir ! Dix-huit heures le Sergent MERLE donne l'ordre du départ. Une centaine de mètres parcourus ... on tire sur nous. Aussitôt je me mets à plat ventre mon F. M. en batterie ; « Ne tire pas » me dit le Sergent MERLE. Je suis surpris par cet ordre, puis tout se calme, plus rien. Mais au lieu de rebrousser chemin et partir dans la direction opposée le Sergent donne l'ordre de continuer !!! Deux cents mètres dans ce chemin éparpillés sur le sol ; différents objets : la cantine de l'Aspirant CHARVET est éventrée. Je récupère son béret. Il faudrait revenir sur nos pas... Mais l'ordre du Sergent »Continuez et avancez !!! » Le chemin fait un

virage à gauche. Aussitôt cris : « Halte hand hau mains en l'air jetez vos armes ». Nous sommes encerclés ! Les camarades jettent leur arme. Moi, je me baisse et pose délicatement mon beau F.M. tout neuf et dévisse la vis d'assemblage en pensant « ils ne pourront pas s'en servir » Naïf mon GEORGES ! Dans la crosse il y en a une de rechange et puis ils n'en ont pas besoin, ils sont bien équipé et bien armés. Je suis content de moi. Je n'ai pas levé les mains. Nous sommes emmenés sous bonne escorte dans l'église du village. Nous nous asseyons sur les bancs. Puis hurlements, claquements de talon. « Aufstehen, debout » crie une voix. Le Général Von Runsted entre ; de nouveau des ordres gutturaux. Il passe dans l'allée centrale, nous passe en revue, nous regardant des pieds à la tête. Il entre dans le chœur où sont déjà des officiers, capitaines, commandants, claquements de talons, salut hitlérien « Heil Hitler . Le Général ne parle pas français, mais il est assisté d'un interprète qui parle bien le français avec un fort accent germanique. « Asseyez-vous soldats français, vous êtes très fatigués. Puis il commence à nous féliciter « soldats français, vous êtes de vaillants combattants et de bons tireurs, nos blessé sont nombreux à être blessés à la tête, mais vous êtes toujours en retard d'une guerre, vous êtes mal armés, mal équipés, mal habillés. J'ai vu que beaucoup ont encore le manteau d'hiver (la capote), certains sont sans chaussures comme les soldats de l'an deux. Maintenant vous êtes prisonniers de guerre, vous devez obéir aux ordres de l'Allemagne. Il ne vous sera fait aucun mal si vous obéissez. Ceux qui enfreindront les ordres et les lois seront punis. Pour un évadé nous fusillerons un officier, deux sous officiers, sept soldats (ce qui va peser comme une épée de Damoclès sur notre tête) Combien d'évasions se seraient produites sans cela jusqu'au jour où nous avons pris connaissance de la convention de Genève. Ce fut mon cas après un long séjour de famine dans le camp et que fut pratiqué les élections des hommes de confiance dans les stalags et komandos. Je fus élu homme de confiance par mes camarades à la majorité moins une voix, la mienne, ce que les différentes sentinelles et officiers ne comprenaient pas étant donné que dans ce kdo 840 à HANSTED I il y avait deux sergents, deux caporaux ; et à chaque changement de sentinelles il m'était posé les mêmes questions. « Sie sind unter officier (vous êtes un sous officier) ? Nein Ich bin soldat, uber soldat ? Nein geifreter ! Nein, warum ? (Pourquoi ?) Ce ne sont pas les unter officiers parce que les camarades l'ont voulu ! Puis le général continue son discours : « L'Allemagne n'est pas votre ennemi héréditaire, l'Angleterre oui ; la perfide Albion ! qui vous a entraîné dans une guerre perdue d'avance, dans deux mois elle sera battue et vous pourrez rentrer dans vos foyers (ah ! ces zwei monate- deux mois, ils ont été longs ! ) Puis il termine son prêche-Heil Hitler ! Claquements de talons. Je remarque que les officiers présents dans le chœur font le salut militaire et non le salut hitlérien ! Puis il repasse dans l'allée centrale nous dévisageant au passage. Dès qu'il fût sorti ce fût des commandements gutturaux- Draussen (Dehors) Schnell (vite) et nous sommes dirigés en dehors du village dans un grand champ entouré tous les trois, quatre mètres de sentinelles qui en français commandent-couché, aucun de vous ne doit se lever. La nuit venue des lampes de poche balayent sans arrêt la surface de nos corps étendus. Je suis comme le Christ au jardin des oliviers-mon âme est triste jusqu'à la mort. Je regarde de tous cotés si en rampant je pouvais sortir de ce lieu. Je pense à cette épée de Damoclès-un officier, deux sous officiers, sept soldats ! Mais au fait, nous n'avons pas été comptés ! Je n'ai pas dormi de la nuit et presque tous les camarades ont été comme moi, malgré la grande fatigue qui nous tient. Le jour se lève avec le soleil à l'horizon et je pense à la ferme MALVAL- si mon F.M. ne s'était pas enrayé j'aurais continué à tirer et sans doute je serais mort. Est- ce que cela n'aurait pas été préférable à notre situation actuelle ! ... Toujours en (douceur) nos gardes nous donnent l'ordre de nous lever. Nous satisfaisons nos besoins naturels aux vues de tous ! Puis ils nous alignent en colonnes par trois et nous prenons la direction de la place du village avec nos blessés. Nous sommes quatre par brancard. Je suis désigné pour cette charge. Celui que nous portons est du 99<sup>ème</sup> ; son nom est CHALEON, C.a. 3<sup>ème</sup> 3. Ce qui est curieux, il

présente les mêmes blessures que caporal REY et BRESSAN. Tous les trois ont des côtes qui sortent de leur poitrine, un genou éclaté (blessures apparentes). Nous arrivons sur la place. Déjà nos officiers sont là, groupés à part de nous. Je reconnais les nôtres, le Lieutenant ALIX, que je crois commandait la 2<sup>ème</sup> compagnie, l'Aspirant CHARVET dont j'ai récupéré le béret. Je voudrais le lui remettre, mais on nous a interdit tout contact avec les officiers. Nous avons posé le brancard portant notre camarade CHALEON. Il souffre beaucoup et ne répond pas à nos questions mais nous dit-pisser. Nous déboutonnons son pantalon et inclinons le brancard intérieurement tous ses vêtements sont inondés de sang. Nous remettons le brancard sur ses quatre pieds. Alors il se met à parler, des mots incompréhensibles, il délire ! Au retour de captivité j'ai eu l'occasion de rencontrer sa famille à Vizille, je leur ai fait le récit des conditions de sa fin. A côté il y avait le soldat WILLAUME qui été blessé au ventre. Il me demanda de lui donner à boire. Comme j'approchais mon bidon de ses lèvres, un hurlement ! Une sentinelle s'approcha de moi « Vous ne voulez pas lui donner à boire ? » « Si, je veux lui donner à boire ! Le docteur il a défendu. » J'ai compris, son français n'était pas très correct. Quelques temps après une ambulance allemande est venue chercher les blessés, chef FENET, caporal REY et BRESSAN. Ils n'ont pas survécu à leurs blessures. Parmi nous il y avait des blessés légers dont CHARABOT de notre compagnie. Il avait planté dans la main un éclat d'obus de la grosseur d'une noix. Il n'a reçu aucun soin jusqu'à son arrivée au camp Stalag XI A à Altengrabo dans le Brandebourg, où enfin il lui fut enlevé à l'infirmerie du camp. Nous sommes restés sur la place du village plus de deux heures ; les officiers partirent avant nous ; ensuite groupés par cent, comptés et recomptés, sans nous avoir donné ni à boire, ni à manger, nous prîmes la route de LAON. Là, un camp, dans un champ, comme des animaux nous sommes restés, sous la pluie, pendant deux jours. C'est là que, comme tous mes camarades, j'ai dû laisser mon casque (marqué d'une balle), mon masque à gaz, et mon ceinturon. Alors allait commencer notre long calvaire, en marchant quinze kilomètres par jour, sous un soleil ardent, traversant les villages et les villes où les habitants qu'ils n'avaient pas évacués nous donnaient au passage ce qu'ils pouvaient en nourriture et en boisson. A Guise la Kommandantur était dans les grands bâtiments du Familistère. Il y avait beaucoup de gens qui étaient restés et avaient fait des réserves sur les stocks. Nous fûmes parqués dans les cours intérieures pendant deux jours et ces braves gens nous ont donné tout ce qu'ils pouvaient et notamment du sucre un kilo pour deux, ce qui nous permis de tenir, car le premier repas qui nous fût donné à Hirson fût une bouillie de son, avec quelques lardons, dans différents récipients-même un seau hygiénique, lavé bien entendu. Alors notre chemin de croix se continua jusqu'à notre embarquement à Ors dans le Nord, les gens au passage nous faisaient des signes d'amitié. Mais je ne veux pas arrêter mon récit sans vous parler de deux occasions d'évasion qui m'auraient été possible si cette épée de Damoclès n'avait pas pesé sur notre tête- un officier, deux sous officiers, sept soldats. Nous étions donc par groupe de cent, en tête une sentinelle, en queue une sentinelle. Lorsque nous avions traversé un village, je faisais partie de la dernière centaine, j'aperçus dans le fossé bordant la route un calot militaire. Comme je n'avais pas de couvre-chef et que le soleil nous tapait sur la « coloquinte » ( la sentinelle avait rejoint la sentinelle de tête) je descendis dans le fossé ! Je prends le calot, tout taché de sang je le laisse. De l'autre côté du fossé un paysan fauchait de l'herbe. Je pouvais rester caché, personne ne s'était aperçu de rien, le paysan aurait pu m'aider, mais toujours cette épée de Damoclès ! Et, en courant j'ai rejoint ma « centaine ». La seconde fois nous étions arrivés à Givey la nuit. Il y avait un clair de lune. (Halte pipi !) Dans un grand champ de blé nous allons satisfaire nos besoins ou faire semblant. Je m'enfonce profondément à l'intérieur du champ, je me couche, personne ne peut me voir. Mais comme les sentinelles le font à tous moments, ils comptent, recomptent et si le nombre est de quatre vingt dix-neuf au lieu de cent ? Que va-t-il se passer ? Prise d'otage ? Ou mitraillage du champ ? Je rejoins la colonne !!! Ah si nous avions eu connaissance des lois

inscrites dans le petit livre de la convention de Genève !!! Que j'ai eu en ma possession lorsque je fus nommé l'homme de confiance. Livre remis à tous les hommes de confiance des KDO. Il me fut très utile par la suite dans mon rôle d'homme de confiance surtout un jour où j'eus la baïonnette sur le ventre pour défendre un camarade (COMBE) de Bessège.

*de Suisse  
à la façon de  
Sylvio Pellico  
(mes Diamants captivité)*